

Se mettre à écrire et incorporer au fur et à mesure les mots que Cathy nous lit.

Il est allongé, d'une immobilité de pierre, et je scrute son regard.

Malgré mon **insouciance** habituelle, j'ai du mal à rester impassible. Ce n'est pas un **choix** mais une posture difficile qui met l'**accent** sur la fin de nos échanges, de nos murmures, de nos éclats de rire, de nos éclats de voix. Une **oreille** amicale est toujours importante et peu importe si elle se bouche. Il reste toujours nos **coudes** à lever en chœur pour **accorder** nos folies et nos souvenirs. Mais là, rien. Plus rien. Si ce n'est la **guérilla** qu'Henri mène contre son corps figé. De l'eau peut couler sous les ponts, les saisons défiler, ma **colère** se fendre sur les galets de la grève, plus rien n'atteint mon pote. L'**herbe** verte a jauni, la lande a fleuri, le soleil et la pluie se sont affrontés, peu lui importe maintenant. Son bateau abandonné, désespéré et désarmé lui ressemble un peu. Lui aussi a rendu les **armes** et le Raz de Sein n'est plus qu'un souvenir. La gloire **éphémère** de ce pêcheur de bars est ternie par ce gisant à moitié vivant, un **piéd** dans la tombe, mais seulement un, pour un voyage sans retour vers **l'archipel** des ténèbres.

Pensée fugace : j'ai cueilli des **fruits** aujourd'hui en pensant à lui qui avait tant de pommes qu'on emmenait une remorque de sacs à la cidrerie pour faire du jus.

Pas besoin de **passport** dans ce voyage vers l'éternité qu'il commence à accomplir...Les souvenirs se bousculent dans ma tête et dire qu'il y en a beaucoup, des joyeux et tendres, c'est un **euphémisme**.

Je suis debout au pied de son lit et je contemple ce qu'il reste de cet homme que son **cerveau** a trahi. Une tumeur mal placée, enlevée pour partie et voilà ce qu'il en est. Je ne sais pas ce que lui montrent ses brefs instants de lucidité. Je ne sais pas si ses combats contre l'océan lui reviennent comme des **mirages** et si cette **main** qui tremble par instant est en train de remonter un bar dans la bouilloire du Raz. Je ne sais pas si je pourrai surmonter le

choc de cette confrontation avec ce qu'il reste de mon ami. Je n'aurai plus son **épaule** solide et compatissante pour épancher mes peines d'adulte et surtout me remettre de mes pleurs dans l'ombre de cette amitié indéfectible.

Je n'ai jamais eu le **culte** du souvenir à tout prix mais avec Henri et depuis vingt sept ans, jamais notre amitié ne s'est démentie. Pas une seule fois la **fatigue** ne nous a fait lâcher prise et, l'un comme l'autre, avons toujours trouvé des **bras** réconfortants. Henri était mon abri du marin, imperméable à la malveillance, aux ragots, aux abrutis de tout poil. Il **jouissait** d'une notoriété évidente qui le protégeait de toute tentative de déstabilisation. Il n'ouvrait pas souvent la bouche mais ce qui s'échappait de ses **lèvres** était toujours intéressant, instructif ou percutant.

Quand il n'était pas sur son bateau, en plein hiver en général, un instinct voyageur le saisissait. Fini la **sédentarité** et vive le camping car dans l'extrême sud marocain, après Dakhla, en plein Sahara occidental, où, devinez quoi, il pêchait, au grand dam de sa compagne ! C'était sa **religion**, son idéal, sa foi.

D'un caractère très entier et quelque peu à l'emporte pièce, il n'était pas du genre à brandir le rameau d'**olivier**, ni à tendre la joue gauche. Et le voilà maintenant, **statufié** par la maladie, étrange momie de chair vivante, comme si sa vie avait décrété son **ras le bol** et demandé un repos bien mérité. Mais quelle **injustice** de condamner à l'immobilité un être aussi empli d'énergie, aussi talentueux, aussi humain !

Quand il fut opéré de cette tumeur, nous pensions tous (et lui aussi) que c'était un nouveau **départ**, un **décollage** pour une aventure nouvelle avec une tête rafistolée et un corps rajeuni. Mais au **tirage** de la grande loterie universelle, un génie malfaisant en a décidé autrement. Ce crabe maudit qui mangeait le cerveau de mon ami a étendu ses pinces en deçà de la partie opérée et un **serpent** venimeux se régale de sa matière grise.

J'attrape un carré de **chocolat** et hésite à en présenter un à sa bouche, mais j'ai tellement peur qu'il ne s'étouffe avec une « fausse route » que je

m'abstiens. Même cela nous est refusé, le simple partage d'une friandise n'est plus possible. Je détourne le regard de celui d'Henri quelques instants et suis le cheminement d'une **araignée** à l'extérieur de la fenêtre. Il fait mauvais aujourd'hui. Le **mécanisme** de la météo s'est détraqué et je me dis qu'Henri n'aurait pas pu sortir en mer. Il aurait fait une **croix** sur le calendrier pour marquer les jours « sans » et son stylo levé aurait révélé l'**espoir** d'une journée meilleure pour le lendemain. D'un **doigt** épais, bourrelé de cicatrices, il aurait relevé sa casquette légèrement et serait sorti porter la soupe à ses chiens de chasse.

Son bateau est à l'abri dans le port d'Audierne, le crabe ne lui a pas laissé le temps de l'amener au Vorlen. La **machine** ne se mettra plus en route, le moteur est, comme lui, à l'arrêt et son navire n'a pas de **voiles**. Les seules qui faseyeront pour lui seront celles de la barque des morts lorsque l'Ankou viendra le chercher. On peut compter pour ce maudit marin pour faire preuve d'un **opportunisme** à toute épreuve ! Ce jour là, mon ami Henri voguera, immobile, vers un monde lumineux, exempt de douleur, un paradis bien mérité. Et même si son **cœur** cesse de battre à ce moment là, jamais pour moi il ne s'arrêtera. Et je suis convaincue qu'il le sait, perdu dans un état qui ne lui autorise que quelques **mouvements**.

Sur la table de nuit, à côté d'une plante en pot, une **coupelle** de cerises, déposée là par une **âme** charitable. Mais il ne peut les manger alors qu'il les a tant aimées. C'est un peu une **trahison** que lui porter ces présents ineptes qui, s'il en a conscience, ne peuvent que l'attrister.

Mon espoir d'une guérison est une **île** au milieu d'un océan de désespérance. Je ne suis pas de sa **famille** mais je veux qu'il s'en sorte, qu'il se batte. Ne rien lâcher, jamais...J'ai l'impression que sa vie est une poignée de **sable** qui coule entre mes doigts et que je n'arrive pas à retenir. Je courbe le **dos** sous le poids des souvenirs et, dans cette chambre d'hôpital, c'est toute sa vie qui revient comme une **blessure** que je ne peux soigner.

Je me rappelle de notre seule engueulade, consécutive à une semaine de

vacances prise avec Colette la mère de Patrick, lui et moi. Nous étions partis terroriser la Normandie. Est-ce l'**éloignement** de son cher Cap qui avait rendu notre Henri chagrin ? Était-ce la foule des touristes qui se pressait sur les lieux de mémoire comme des insectes dans une **termitière**? Même les **bouches** des canons de St Vaast La Hougue pointées sur l'île de Tatihou au large ne le déridèrent pas. En guise de thérapie, je l'emmenais voir les **pêcheurs** des ports de la côte normande entre deux visites de sites du débarquement. La mer, **colonisée** par les chevaux de frise et les vestiges des ports artificiels alliés, était à l'unisson de l'humeur d'Henri. Ce jour là, pas un poisson n'eut l'**insolence** de se faire prendre alors que mon ami contemplait ses collègues en pleine action, ce qui devait lui être une **torture**. Je suis sûre que son métier qu'il exerçait seul face aux flots déchaînés du Raz, sur un bateau qui faisait figure de fétu de paille, devait engendrer une immense **solitude** morale même lorsqu'il était à terre. A la suite de ce malheureux périple normand, nous restâmes deux mois sans nous parler. Cela ne se reproduisit plus jamais.

Sous les draps, ses **cuisses**, solides comme deux troncs d'arbre, se mettent à trembler. Ces mouvements, **colporteurs** de mise en garde et de misère, ne sont pas dus au froid mais à la maladie. Sa couverture décrit une **carte** qui n'est pas celle du Tendre, mais dans laquelle mon esprit s'égare. Je pars de cette chambre rejoindre les jours heureux, dans une **fuite** en avant qui ne m'honore pas mais Dieu que l'**égoïsme** est parfois indispensable pour survivre à trop d'émotions. Mon **nez** plonge dans un mouchoir déjà trempé et je trompette furieusement me faisant exploser les sinus en une **féerie** lumineuse de petits points tremblants ! Je remonte mes **cheveux**, je vais ressembler à une folle mais ce n'est pas pire que d'habitude. Un énorme soupir gonfle ma poitrine et j'exhale tout mon **désespoir**, toute ma **colère**, toute cette noirceur qui obstrue ce qui m'entoure jusqu'à la **périphérie** de mes sentiments. Ce sentiment de perte immense ne s'explique pas. Ce n'est pas de l'**amour** que je ressens pour Henri, mais une amitié très forte et

ancienne est aussi puissante. Je monte dans la **voiture**, reste assise derrière le volant le temps que la marée qui trempe mes yeux reflue en gouttelettes. Comme toujours dans ces moments de peine intense, je repense à ma **terre natale**, mon ancrage montagnard, là où nulle déchéance n'est pensable, là où toutes les histoires ont un début et une fin.

Je me reprends, m'étire, désamorce une crampe au **mollet** qui menace, et me décide enfin à reprendre la route pour rentrer sur le Cap. Au bout d'une heure, je retrouve la maison et son **voisinage** fleuri et arboré, toute cette verdure et les couleurs des rosiers dont les fleurs sont tellement nombreuses qu'elles sont visiblement **adeptes** de la **surpopulation**, explosant en bouquets roses ou rouges. J'aime ce mois de juin où la nature est exubérante, colorée et parfumée.

Fatiguée de toutes ces émotions que je n'ai pas pu ni su canaliser, je mets une **tasse** au micro onde avec de l'eau pour faire un thé. Je m'installe sur la terrasse et essaye de me détendre enfin. Mon mug fumant est comme une invitation au bonheur, une **hypothèse** d'embellie, un soupçon de salut.

Je me repais du calme qui m'enlace, de ce **paysage** magnifique mais neutre qui n'a que faire de mon mal être et dont la seule **ambition** est d'exister.

Je cale mes **hanches** dans le relax et ferme les yeux. Si je les tiens très fort fermés, alors la **planète** entamera une révolution en arrière et le temps sera remonté jusqu'à un Henri en pleine forme, campé à la barre de son Kerguidy et bravant le Raz de Sein. Alors, et alors seulement, je pourrai les ouvrir à nouveau.